

# **Histoires rigolotes**

Danièle Ludeau

## Le roi des Zans

Il était une autre fois Roudoudou, le roi des Zans, qui avait six filles, lesquelles étaient des perles. Roudoudou aimait tellement ses filles qu'il avait toujours peur qu'elles tombent et se brisent. Aussi un jour décida-t-il de les protéger en les enroulant de plusieurs mètres de réglisse noir. Son enroulement terminé, il les trouva ainsi très jolies : Zoé en rose, Zara en bleu, Zita en vert, Zozo en jaune, Zena en orange et Zut en noir.

En noir Zut ?... Zut alors !

Zut était jusqu'alors une perle de culture d'un blanc de nacre de la plus grande pureté. La plus belle. Sa préférée même s'il n'en parlait pas et n'en montrait rien.

Et voilà que Zut était devenue noire !... « Ah zut s'écria encore Roudoudou ! Jamais je n'arriverai à la marier noire comme elle est. » Et il pleura à grosses larmes.

La reine des Zans, qui s'appelait Guimauve et qui passait par là, entendit ses lamentations. Guimauve s'appelait Guimauve parce qu'elle était toute dodue, moelleuse et rose bonbon, un véritable régal pour les yeux, le nez, les mains et la bouche de Roudoudou qui, de temps en temps, en croquait un petit morceau. Mais pas trop car il ne tenait pas à ce qu'elle disparaisse, il l'aimait trop pour ça.

Guimauve donc, ne nous égarons pas, entendit Roudoudou pleurer et alla le trouver pour le prendre dans ses bras aussi doux que du coton hydrophile.

- Et bien qu'est-ce qui te fait autant de chagrin mon Roudoudou d'amour ?

Roudoudou lui expliqua que Zut n'était plus blanche et que, justement (ou injustement d'ailleurs), le lendemain le prince des framboises Tiguidi devait se présenter à lui pour demander sa main.

- Ah merde, s'écria Guimauve qui se moquait bien du respect des politesses. Vous parlez d'une panade !

Mais Guimauve ne restait jamais collée à une difficulté comme un vulgaire chewing-gum à une chaussure et eut immédiatement une idée :

- Peignons-la !

- Pardon ?

- Eh bien oui, peignons-là en blanc !

- Que nous peignassions Zut en blanc, de but en blanc ?

- Peignons mon ami, peignons.

- Pardon ?

- Vous avez dit « peignassions ». « Peignons » est plus correct.

- Vous êtes sûre ma mie ?

- Pas à 100% mon Roudoudou mais à 80 je pense.

- Donc nous peignons Zut en blanc. Et ensuite ?

- Ensuite ? Et bien le prince Tiguidi la voit et l'affaire est dans le sac.

Et elle partit d'un grand rire sucré.

- Qu'est-ce qui vous fait rire ainsi ma praline ?

Guimauve dut prendre sur elle pour contenir son hilarité.

- L'affaire est dans le sac... Vous me suivez ?... Non ? Le sac de bonbons, voyons Roudoudou !

Et Roudoudou et Guimauve de se tordre comme des scoubidoues. Bon, on ne va non plus y passer l'après-midi.

Ainsi en fut il décidé et Zut fut peinte d'un beau blanc de lait et tout le monde s'extasia et fut très content.

Le lendemain, Tiguidi se présenta à l'heure dite et s'émerveilla de la blancheur de Zut - laquelle, pour l'occasion, avait été déballée de son réglisse et posée délicatement sur un coussin de velours bleu nuit. Rose d'émotion, Tiguidi fit sa demande en mariage.

Le roi des Zans et le prince des framboises Tiguidi fixèrent la date du mariage un mois plus tard, le temps d'inviter les confiseries et friandises de leur connaissance. Toutes acceptèrent avec joie, sauf les chocolats qui déclinèrent l'invitation car ils craignaient que la chaleur ne les fît fondre.

Pour veiller au bon ordre de la cérémonie et des festivités, il fut prévu que de gros malabars soient postés un peu partout, aidés de carambars droits comme des i qui monteraient la garde jour et nuit.

Quand le jour des noces arriva, les enfants qui n'étaient pas présents pour n'avoir pas été conviés - et pour cause, ces gourmands auraient mangé les invités - n'en auraient pas cru leurs yeux et en auraient bavé d'envie sur leurs chaussures : toutes les sucreries de l'univers étaient là ! Les berlingots avec leurs jolies rayures acidulées, les dragées blanches ou roses qui cachaient leurs dessous affriolants de chocolat ou d'amande, les pralines roses de bonheur, les sucettes qui se tenaient raides sur leur bâton de bois de peur de chiffonner leurs jolis atours, les sucres d'orge rutilants de couleurs, les caramels à un sou modestes dans leur petit emballage de papier, les nougats accompagnés de leurs pistaches et de leurs amandes. Venaient ensuite la ribambelle des bonbons des autres régions : les Calissons d'Aix en Provence, les Sottises de Valenciennes, les Bêtises de Cambrai, les Cotignac d'Orléans, les Niniches de Bretagne, les Pralines de Montargis, les Violettes de Toulouse... je ne pourrais les nommer tous tellement ils étaient venus en nombre, j'en aurais presque la nausée de tout ce sucre.

Après la messe célébrée par l'abbé Ergamote, les festivités commencèrent et ce fut un déluge de glaces, de sorbets, de pâtisseries, de gâteaux, d'entremets, de crèmes, de mousses... excusez-moi, je ne me sens décidément pas très bien, je vais devoir prendre un peu de bicarbonate de soude...

La petite Zut se tenait tranquille sur son coussin. On l'avait enroulée d'un rouleau de tulle rose pâle destinée à absorber la peinture blanche si, par malheur, la princesse transpirait trop. Comme elle n'était jamais sortie de sa bonbonnière, tout ce monde l'épouvantait. Et son mari encore davantage, tout framboise qu'il était car elle, qui était noire maintenant mais toujours blanche dans sa tête, n'avait pas été habituée aux couleurs vives ou foncées : son père Roudoudou était turquoise pâle, sa mère Guimauve rose pâle et ses sœurs Zoé, Zara, Zita, Zozo et Zena dans

des teintes variées pastel. Aussi ce coloris framboise l'effrayait-il copieusement.

Le soir venu, les confiseries invitées réparties dans leurs emballages ou leurs boîtes, on les laissa seuls dans une magnifique coupelle en cristal de Bohême. Zut savait qu'elle devrait se dévêtir de son tulle devant Tiguidi, sa framboise de mari. Or, pour y avoir jeté un œil dans la journée, elle savait que son tulle était taché de blanc, signe que la peinture avait disparu par endroits.

Arguant qu'ils ne se connaissaient pas encore assez, Zut expliqua à Tiguidi qu'elle avait besoin de temps et le supplia qu'il souffre d'attendre la nuit suivante pour consommer le mariage.

Tiguidi, bonne pâte, accepta de bon cœur.

Le lendemain soir, Zut fut confronté au même problème et trouva un échappatoire : elle n'avait pas eu un moment à elle dans la journée, devant se repeindre le portrait, rendre des visites à de vieux bonbons collés dans leur papier et aux chocolats n'ayant pu venir au mariage pour cause de chaleur, répondre aux vœux de bonheur des friandises vivant à l'étranger, recevoir le décorateur pour choisir les rubans des boîtes de leurs appartements... enfin bref, un programme très chargé.

- Tiguidi, mon cher époux, je suis épuisée ce soir et j'ai un peu mal à la tête...

Déjà ? pensa t'il mais sans lui en faire la réflexion.

- Et bien soit, dormons dit-il en lui tournant le dos.

Le surlendemain, même topo. Tiguidi commençait à s'agacer. C'est qu'il voulait la croquer sa perle !

- Non, cette fois-ci, c'en est trop !

Et Zut, bien à contrecœur, fut contrainte de se déshabiller devant Tiguidi ; elle laissait tomber le tulle à terre quand elle vit les sourcils de son mari se froncer :

- Vous avez des taches noires partout sur votre corps, quel dégoûtant Zan s'est permis de poser les mains sur vous !

De framboise, Tiguidi était devenu blanc, comme s'il avait été une framboise albinos, et Zut dut lui raconter la vérité.

- Comment ?! Vous m'avez caché la vérité ? J'ai épousé une noire ? Zut hochait tristement la tête. Elle allait être reniée et finirait ses jours à... mais elle fut interrompue dans ses horribles tristes pensées par Tiguidi qui sautait partout et criait :

- Quel bonheur, quel bonheur !

Et de rire, de rire, de rire, de pleurer de joie, de rouler partout, de faire le fou, d'ouvrir la fenêtre en grand pour hurler au monde entier qu'il était heureux et qu'il remerciait le ciel, le soleil, les étoiles, l'univers entier - rien de moins car sans doute fallait-il qu'il remercie en grand tant son bonheur l'était, grand. Zut le regardait, souriante mais dans l'attente qu'il explique ce débordement de bonheur. Elle se demandait s'il n'était pas devenu fou.

- Oh ma perle, si vous saviez... Je dois vous avouer que moi-même je ne suis pas une framboise. Enfin si, je suis une framboise mais pas framboise. En fait, je n'ai jamais mûri, voilà la vérité. Et mes parents, craignant que jamais je ne puisse me marier, m'ont peint en framboise...

- Ah je me disais aussi que, pour une framboise garçon, vous passiez beaucoup de temps dans la salle de bains.

- Et pour cause ma canne à sucre, je me repeignais chaque matin ! Il se mit à ses genoux, lui prit les mains et, ses yeux de framboise dans ses yeux de perle, il lui tint ce discours :

- Ma perle, ma douceur, ma vie, mon paradis, je me moque bien de votre couleur, vous auriez été jaune caca d'oie que je vous aurais aimée. Ce n'est pas la couleur qui importe, c'est ce que l'on a dans le cœur. Et mon cœur je vous le donne.

Zut était aux anges d'entendre tous ces jolis mots. Elle regardait son mari avec des yeux extasiés d'adoration.

- Tiguidi mon ami, à l'église je vous ai dit oui. Aujourd'hui je vous le redis : je vous aimerai toute ma vie.

- Zut alors, vous faites des vers !

- Des... vers ? S'affola Zut avant de comprendre sa méprise et d'émettre un petit rire cristallin.

Tiguidi était sous le charme. Tous les deux se picotaient de petits mots doux et roucoulaient comme deux pigeons quand soudain

Zut prit un peu de recul, inclina la tête et le scruta partout, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, de gauche à droite, en plissant les yeux :

- Mais dites-moi, mon mari chéri, vous ne m'avez pas dit : quelle est votre véritable... couleur ?

- Je suis de la couleur d'une framboise pas mûre ma pastille d'amour : vert pâle.

Aux yeux de Zut, il ne pouvait y avoir couleur plus belle au monde. Ils ne se marièrent pas puisque ça c'était déjà fait mais ils eurent beaucoup beaucoup mais vraiment beaucoup d'enfants, de minuscules adorables cachous et de jolis petits bouts de zan.

## **Le petit garçon qui croyait au Père Noël**

Il était une autre fois un petit garçon qui avait peur du Père Noël depuis qu'il était tout petit (quand je dis qu'il était tout petit, je parle du petit garçon bien entendu, pas du Père Noël). Il en avait peur parce qu'un jour, alors qu'il était haut comme trois bouchons de champagne, il avait vu le bonhomme dans une galerie commerciale, il avait vu ce gros machin rouge et blanc, ce colossal ballon sur pattes, ce bibendum barbu gigantesque et bruyant qui, déjà, l'avait passablement effrayé et dont il avait refusé catégoriquement de s'approcher et encore moins de lui grimper sur les genoux. Et quand, le même jour, à peine un quart d'heure plus tard, il revit l'énorme lutin rouge dans une rue de la ville et puis, quelques minutes plus tard encore, dans un magasin, alors là il avait été carrément terrorisé : non seulement le monstre se déguisait mais, en plus, il avait le don de se dupliquer ! Puisqu'il était capable d'être à plusieurs endroits en même temps, il devait détenir d'autres pouvoirs extraordinaires - à côté, Superman, c'était de la gnognotte.

Le petit garçon avait tellement peur du Père Noël qu'il ne commandait jamais de jouets ni de jeux ni de chocolats ni rien. Il ne voulait pas de cadeaux. Et quand ses parents insistaient, frustrés de ne pouvoir participer au grand branle-bas de Noël, lui secouait la tête en ouvrant de grands yeux et piaillait d'une petite voix chialeuse et pointue : « Non non non je ne veux rien je ne veux rien ! » Car ce qu'il ne voulait tout simplement pas, c'est que l'ogre super gonflé vienne chez lui, surtout la nuit.

La première année, ses parents, croyant à un caprice, n'avaient tenu aucun compte de son souhait et, en douce, avaient déposé des cadeaux au pied du sapin. Mais quand au matin le bambin les avait découverts, il avait eu une telle crise d'angoisse qu'ils n'avaient jamais récidivé.



Désespérés, son père et sa mère s'étaient un jour décidés à révéler au gamin que le Père Noël, eh ben il n'existait pas, que c'était une invention des parents, que c'était comme un conte, etc. etc. etc. Mais lui ne les crut pas. Dans sa petite tête, il se disait : *Moi je sais qu'il existe. Mais ils veulent me faire croire le contraire parce que j'en ai peur...*

Quand il eut sept ans, autour de lui il entendit ses camarades douter de l'existence du Père Noël avant de la nier carrément. Le petit garçon ne fit jamais aucun commentaire mais, en lui-même, il les plaignait : *Les pauvres naïfs, ils croient tout ce qu'on leur raconte !...*

## **On peut toujours rêver**

Je souhaite la meilleure année qui soit au monde entier.

Que les riches continuent d'être riches si ça leur fait plaisir et que grand bien leur fasse.

Que les pauvres le soient moins, pauvres, beaucoup moins, sans devenir riches pour autant, on ne souhaite de malheur à personne.

Que les malades guérissent et que les bien-portants le restent.

Que ceux qui ont faim mangent à satiété et pas seulement de la nourriture pour les miséreux, non : une belle entrecôte par exemple ou des huîtres sorties droit de la mer ou un vrai poulet fermier, pas un aux hormones, de la vraie nourriture quoi.

Que ceux qui manquent d'amour soient aimés, pour de vrai.

Que ceux qui n'ont rien dans le cœur aillent au diable et que les cons le soient moins mais là, faut pas exagérer, j'en demande trop.

## Le garçon au petit pois

*« Pour le bal qu'on prépare,  
plus d'une qui se pare,  
met devant son miroir  
le masque noir. » \**

Que ne revêtirait-elle pas qui cache son visage ? Un masque est parfait. Elle aime les bals costumés, les seuls durant lesquels elle peut danser avec des partenaires qui fantasment et se méprennent sur son physique.

*Miroir, gentil miroir, dis-moi qui est la plus belle ce soir... Non finalement tais-toi, tu vas encore me gâcher la soirée !*

Elle s'enveloppe dans une cape, descend les marches avec allégresse et s'engouffre dans le carrosse qui l'attend.

Quand elle arrive au palais des Francolini, la fête bat son plein. Aussi son entrée est-elle remarquée, surtout quand elle enlève sa cape et se présente quasi nue car vêtue d'un fourreau transparent, de quelques minuscules accessoires et de longs cheveux factices blond vénitien dont elle s'est parée savamment pour ne pas dévoiler toute sa nudité.

Des bouches s'arrondissent en O, des yeux se font tout aussi ronds. Elle voit des sourires hallucinés, des regards ahuris, des lèvres pincées, des mines hautaines, des regards méprisants. Chez les femmes. Les hommes eux se battraient pour danser avec elle. Même les vieux. Même les infirmes. Même les homosexuels.

Elle danse aux bras de l'un, aux bras d'un autre et encore d'un autre, elle entend des mots doux, des mots crus, des déclarations, même une demande en mariage ! Elle sourit, elle rit aux éclats, insouciant et heureuse.

\* *Alfred de Musset*

Peu avant minuit elle se dérobe, juste avant que les masques soient retirés, les identités dévoilées... et son secret connu. Cependant un garçon la surveille. Il n'a pas dansé avec elle mais d'un balcon ne l'a pas quittée des yeux de toute la soirée. Il la connaît pour l'avoir déjà vue à maints autres bals, toujours plus provocante et constamment masquée. Elle l'intrigue. Il sait qu'elle s'esquivera peu avant minuit, il se tient prêt.

Elle grimpe dans son carrosse, un peu essoufflée d'avoir couru et de la tension qui accompagne toujours ses fuites, s'enveloppe d'un châle en cachemire.

- Bonsoir.

Elle sursaute à cette voix.

- Qui... qui est là ?

- Un inconnu ! Un inconnu qui parle à une inconnue.

Le garçon se penche pour sortir de l'ombre.

- Qui vous a permis de monter dans mon carrosse ? Descendez immédiatement ou je vous fais chasser par mes gens !

- Calmez-vous. Je ne vous ai pas offensée que je sache ?

- Que me voulez-vous ?

- Ce que je veux ?! Mais savoir qui vous êtes, savoir enfin qui se cache derrière ce masque.

- Il ne peut en être question ! Si j'aspirais à ce que l'on sache qui je suis, j'eus ôté mon masque durant le bal il me semble.

- Mais c'est bien là tout le problème ! Jamais vous ne l'ôtez !

- Aussi restons-en là mon ami. Puisque jamais je n'ôte ce masque, c'est bien parce que je ne désire point le retirer.

Le garçon éclate de rire. Puis d'une voix douce, il murmure :

- Vous ne vous tirerez pas comme ça, jolie demoiselle. Pas cette fois-ci.

Et avant qu'elle n'ait pu faire un geste pour appeler, il se jette sur elle, lui maintient vivement les bras d'une main et de l'autre lui arrache son masque. Le tout a duré à peine deux secondes.

Qu'il eut aimé ne jamais avoir vécues :

- Ah ! Mon Dieu !

Elle, elle aurait aimé le gifler, le griffer, le gratiner au four mais préfère se draper dans une attitude digne et hautaine. Plus tard, elle verra : le fera-t-elle supprimer pour que son secret soit protégé ?

Elle persifle :

- Dieu ! Ne l'évoquez pas je vous prie, à mon avis il n'est pas disponible.

- Mais ça n'est pas humain tant de laideur !

- Oui, dans la belle et la bête, je ne suis pas la belle.

- C'est horrible !

- Oh je vous en prie, un peu de décence. Et si ma vue vous répugne autant, détournez votre regard, fermez les yeux, tournez la tête ou descendez de ce carrosse mais, de grâce, épargnez-moi vos vociférations !

Elle se rencogne dans l'ombre de son carrosse.

- Quel gâchis ! Un corps si splendide avec un tel visage !

- Reconnaissons-le : vous avez du tact, siffle t'elle.

- Et votre pauvre mère, comment vit-elle cela ?

- Oh pour ce qui est de ma mère, je lui dois sans doute cette particularité de mon physique : elle était ivre la nuit où elle m'a conçue, ivre le jour où elle m'a mise au monde, elle n'a jamais dessaoulé entre les deux, elle n'a donc jamais eu conscience du mal qu'elle avait causé. Maintenant elle boit les pissenlits par la racine, elle est enfin sobre, paix à son âme.

- Votre vie doit être un enfer !

- Non pourquoi ? Je ne me regarde pour ainsi dire jamais dans un miroir. Quant à mes domestiques, ils sont aveugles.

- Vraiment ?!

Ce garçon est naïf, se dit-elle. Elle le regarde et s'amuse de sa surprise.

- Non je plaisantais. Je porte un masque ou je me voile quand quelqu'un doit me voir.

- Qui s'est ainsi penché sur votre berceau ?

- Dites donc jeune homme, nous ne sommes pas dans un conte que je sache ! Ou bien, si vous êtes un prince charmant, il va vous falloir m'embrasser pour briser le sortilège...

- N'EN FAITES RIEN ! Je suis moi-même un crapaud déguisé en prince.

- Donc, si je vous embrassais, vous redeviendriez crapaud ?...

Il incline modestement la tête :

- Oui.

- Vous me tentez.

- Je vous préviens, si vous tentez quoi que ce soit, j'appelle vos gens !

- Calmez-vous. Que ferais-je d'un crapaud ? En matière de disgrâce, j'ai bien assez de moi. Mais, dites-moi, vous avez l'air si... effrayé : est-ce à la perspective que je vous embrasse ou êtes-vous vraiment un crapaud ?

Le garçon ne répond pas tout de suite.

- Ni l'un ni l'autre.

- Qu'est-ce qui vous effraye tant alors ?

- Je vous ai menti quand je vous ai dit être un crapaud. Je ne suis pas un crapaud.

- Je m'en réjouis. Qu'êtes-vous ou qui êtes-vous ?

- ...

Maintenant ce garçon l'amuse vraiment beaucoup.

- Allons, du courage ! Vous pouvez me révéler votre secret, vous connaissez bien le mien ! Je vous en fais la promesse : je saurai me taire.

- Vous me le promettez ?

- Je viens de vous le dire. Dois-je me mettre à genoux ?

- Non non. Voilà : je suis...

- ... ? Oui ?...

- Je ne suis pas un crapaud...

- Non, ça vous me l'avez déjà dit.

- Je ne suis pas un prince charmant non plus.

- Venez-en au fait.

- Je suis... le petit pois.

Malgré la gravité du garçon, elle ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

- Ce n'est pas très gentil de vous moquer.

- Pardonnez-moi. Un petit pois dites-vous ? Cela me paraît bien singulier et outrageusement fantaisiste.

Il se redresse pour lui assener :

- Pas un petit pois : LE petit pois de l'histoire.

Elle s'amuse :

- Alors là, il va falloir que vous m'expliquiez.

- Vous ne connaissez pas l'histoire de la Princesse au petit pois ?

- Je devrais ?

- Je pense, oui. Bon, peu importe. Voilà : j'étais, enfin je suis le petit pois qui a permis de savoir si une princesse était une vraie princesse. Votre mère ne vous a jamais raconté cette histoire quand vous étiez petite ?

- Ma mère ?! Encore aurait-il fallu qu'elle fût en mesure de parler à l'heure où d'ordinaire les petits enfants vont se coucher.

- Je vais vous la raconter alors : c'est l'histoire d'un prince qui doit se marier avec une vraie princesse, toute la difficulté étant de la trouver parmi toutes celles qui se présentent et se prétendent princesses. Un soir, alors qu'il fait un temps épouvantable, une jeune fille vient frapper à la porte du château et déclare être une princesse...

- Allez à l'essentiel, je m'endors déjà.

- D'accord. Pour s'assurer qu'il s'agit d'une vraie princesse, la reine mère met un petit pois sous vingt matelas dans le lit destiné à la jeune fille ; le lendemain, quand on lui demande comment elle a dormi, elle se plaint d'avoir des bleus sur tout le corps à cause de quelque chose qui était dans son lit. Voilà.

- C'est tout ?

- Oui. C'était la preuve qu'il s'agissait d'une vraie princesse.

- Tout ça grâce à un légume ?

- Grâce à moi ! Un peu de respect s'il vous plaît. Sachez que vous avez devant vous un petit pois très célèbre qui fut exposé aux regards admiratifs de tous, sur un superbe coussin de velours.

Il se rengorge. Mon dieu qu'il est fat !

- Et bien alors, où est le problème ? Vous étiez un petit pois célèbre, admiré de tous, une star en quelque sorte. Pourquoi ne pas vouloir redevenir petit pois et retrouver cette remarquable situation sous les spots ?

Là notre camarade végétal se défait :

- Parce qu'avec l'âge, les rides me sont venues et qu'il était question de me plonger dans une printanière de légumes au printemps prochain. J'en fus tellement bouleversé que quand une fée vint m'observer sur mon coussin, je lui parlai de mon angoisse existentielle : elle me proposa alors de me transformer en garçon et j'acceptai sans condition.

- Et vous êtes maintenant un garçon, fort joli ma foi, bien fait de sa personne, le regard fier. Quel est donc le problème ?

Gros soupir :

- Si une jeune fille m'embrasse, je redeviens petit pois.

- Et bien n'embrassez pas !

Il commençait sérieusement à lui taper sur les nerfs.

- Mais j'aime les jeunes filles !

- Est-on obligé d'embrasser tout ce que l'on aime ? Avez-vous déjà embrassé d'ailleurs ?

- Et bien non. Si j'avais embrassé, je ne serais pas là...

- Ah oui, c'est vrai.

Elle se reprend :

- Vous ignorez donc si vous aimeriez la chose ?

- Cela est vrai.

- Voulez-vous le savoir ?

- NON !

Fat et couard.

- Et bien voilà votre problème résolu. Vous n'embrassez pas et ne redevenez pas petit pois. Etes-vous satisfait ?

- En partie seulement. J'eus aimé embrasser.

- Vous demandez trop à la vie jeune homme. Vous ne pouvez pas avoir le beurre, l'argent du beurre et le couteau à beurre. Soyez heureux de ce que vous avez.

- Oui, vous avez ma foi raison. Merci pour cette leçon.

- C'est le privilège des laids : être philosophe.

- Oui, la philosophie doit beaucoup vous aider, laide comme vous êtes ma pauvre.

Elle tique à ces mots mais se tait.



Puis, sans crier gare, elle se jette sur lui, l'embrasse à pleine bouche : aussitôt le garçon se transforme en petit pois. Elle s'en saisit et, d'une pichenette, l'expulse par la fenêtre :

- Allez hop, du balai ! Il était une fois un joli garçon mais fat et couard, qui avait un petit pois dans la tête.

## Mon aimée, mon adorée

Un dernier regard noyé au loin  
Avec la mine boudeuse, l'air chafouin  
Mes cheveux se mêlant à mes larmes  
J'hurle mon refus, mes cris sont mes armes.

Mes affaires sont déjà bien rangées  
Coquillages, bouts de bois, beaux cailloux.  
Ils m'appellent, commencent à s'énerver  
Mais je m'échappe et cours comme un fou.

Et je crie dans le vent qui s'engouffre  
Jusqu'au fond de moi, à m'étouffer  
Je voudrais mourir tellement je souffre.  
Partir d'ici je ne peux. Pitié !

Soudain je sens des bras qui m'enserrent  
La force a encore raison de moi.  
On m'emporte vivement, pauvre hère,  
Une main plaquée sur mon émoi.

Mes cris étouffés, je bous, j'enrage  
Il me faut vous quitter, mer chérie  
Châteaux de sable, baignades, soleil, plage  
Je mets mes souvenirs à l'abri.

Mais je reviendrai, demain, après,  
Un jour, ça c'est sûr je reviendrai.  
Quand je serai grand, je te le jure  
Et si je mens que je sois parjure

Ma mer chérie, ma mer adorée,  
Jamais plus je ne te quitterai.

## Impair, rouge et rendre

Je finirais un jour par vomir dans mon assiette. Ça lui passera l'envie de me dégoûter, de se faire un malin plaisir de me présenter ces rondelles rouges qui rien qu'à les regarder, me font pousser des boutons.

Combien de fois lui ai-je dit « Je n'aime pas les tomates » et combien de fois m'a-t-elle répondu avec son air faussement distrait « Ah bon ?... »

Quand je les lui aurais recrachées sur la nappe ses tomates, on verra bien qui des deux rougira le dernier.

## **Vous connaissez pas la dernière ?**

Séchoirs vrombissants, musique en fond, les mamies sous leur casque, les coiffeuses en mini jupe s'activant debout, lavant, rinçant, coupant, rasant, colorant, tirant, roulant, piquant.

Et dans cette ambiance parfumée, active et confinée, on entend :

- Madame Machin a perdu son petit chien.
- Madame Francini a perdu son mari.
- Madame Randal a perdu les pédales.
- Madame Brault a perdu au loto.

Et patati et patata.

## **Ne succombez pas à la tentation.**

Il n'y avait pas dans toute la Bretagne de lieu plus redouté que le marais du Yeun Elez. Immense étendue verdâtre d'où s'élevaient une puanteur atroce et des miasmes de mort. Ici, disaient les Anciens en se signant, était la Bouche de l'Enfer... Pourtant ce matin-là, une silhouette s'y aventura, portant sur son dos un étrange fardeau, mi animal mi humain...

Je la vis alors que je revenais de chez une vieille paroissienne, décédée durant la nuit. Dans la brume et la lumière encore incertaine, tout d'abord je pris cette silhouette pour un animal et je m'accroupis instinctivement, cachant ma lampe derrière mon dos. Je ne distinguai qu'une masse informe qui se déplaçait péniblement, pesamment. J'entendais sa respiration laborieuse. Quand la bête passa à dix douze mètres de moi, je me rendis compte de ma méprise : la forme était humaine et ce qui m'avait abusé était un sac qu'elle tenait sur son dos. Tout de suite je pensai à un cadavre dissimulé dans ce sac mais je n'étais pas sûr qu'il s'agisse de celui d'un homme ou d'une femme. Pas celui d'un chien non plus - des chiens il n'y en avait plus. Et de toute façon le sac n'avait pas la forme d'un animal tel un chien. Bien curieuse en fait cette forme. Qu'est-ce qu'il pouvait bien transporter là cet homme ?...

La question me taraudait quand l'homme en question s'arrêta, fit glisser le sac de son dos, se redressa péniblement, les mains aux

hanches, et reprit son souffle à grandes lampées - je voyais les volutes blanches sortir de sa bouche. Puis il s'agenouilla et entreprit de défaire les liens qui fermaient le sac. Ses doigts gourds l'handicapaient et il dut s'y reprendre à plusieurs fois ; je l'entendais grogner et ahaner sous l'effort. Enfin il y parvint et ouvrit le sac qu'il prit à pleines poignes pour le soulever et ainsi le vider de son contenu dans le marais. Je vis alors une dépouille reconnaissable entre toutes. J'en eus un haut le cœur.

NON ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Oh les maudits !

Je me redressai et l'invectivai, l'index pointé dans sa direction : « COMMENT AVEZ-VOUS PU OSER ? ». L'homme se retourna d'un bloc, prêt à bondir, et je l'identifiai alors : c'était bien un homme du village.

« MECREANT, QUI VOUS A DONNE LE DROIT DE BRAVER AINSI LES INTERDICTIONS, D'ENFREINDRE LA REGLE ? » tonnais-je.

Me reconnaissant, il tomba à genoux, les mains ouvertes :

« Mais mon père, mon père... nous n'avons plus rien à manger ; les enfants, les femmes enceintes, les vieillards, plus personne mange à sa faim... »

- TAISEZ-VOUS ! JE SAIS TOUT ÇA ! MAIS DE LA A MANGER... A MANGER...

Dans ma fureur, les mots me manquaient.

« Nous ne ramenons plus rien de nos pêches, les champs ne donnent plus rien. Comment pouvons-nous faire mon père ? COMMENT POUVONS-NOUS FAIRE ? »

- JE NE VEUX PAS LE SAVOIR ! RENTREZ IMMEDIATEMENT AU VILLAGE ET DITES AUX AUTRES DE TOUS SE RENDRE A L'EGLISE A 7H00. TOUS, VOUS M'ENTENDEZ ?

L'homme baissa la tête, se releva lourdement, ramassa son sac, se mit en mouvement et passa devant moi sans plus piper. Je le toisai et lui chauffai la nuque de mon regard incandescent.

Il avait raison, je ne le savais que trop : depuis des années, les pêches industrielles avaient raflé tous les poissons, il pleuvait neuf jours sur dix et le dixième jour, le soleil était si fort qu'il cramait les plantes qui avaient eu bien du mal à germer. Tous les animaux d'élevage, vaches, cochons, moutons, volailles, chevaux et même les poissons, étaient morts depuis longtemps de gripes aux noms variés, ou avaient dû être abattus pour ne pas contaminer les humains qui eux avaient été vaccinés à tour de bras - certains d'ailleurs se demandaient bien pourquoi cet acharnement puisqu'on ne pouvait nourrir tout le monde maintenant. Quant aux animaux sauvages, ils avaient été plus ou moins décimés au fil du temps - de maladie ou d'être mangés - et ceux qui restaient étaient protégés.

A 7h00, l'église était pleine. Mes ouailles, les quelques qui restaient en vie, faisaient pitié à voir mais je ne pouvais fléchir et ne devais leur montrer aucune mansuétude. L'église se devait d'être forte en toutes circonstances. Et intransigeante. C'était elle la gardienne de la paix. Ces gens avaient encore du mal avec l'idée que leur pays autrefois riche soit devenue un pays du tiers-monde mais c'était une question de temps. Ils grondaient bien encore sporadiquement mais un jour prochain, ils se consoleraient dans la religion et seraient tout à fait placides.

Pour ma part, je m'étais engagé comme prêtre dans les années 2030. J'étais au chômage et à mon âge, aucune chance de retrouver un poste. Devenir prêtre ne répondait pas à un appel céleste mais j'avais le gîte, le couvert et la sécurité de l'emploi. Ils recrutaient beaucoup alors et j'avais été pris sans problème ; ils ne demandaient pas de croire mais d'avoir une force de conviction. Après une formation appropriée, ils m'avaient envoyé dans ce village. J'aurais préféré le Sud pour mes rhumatismes mais cette région, finalement, ne me déplaisait pas.

L'assemblée était silencieuse, même les enfants se taisaient, trop épuisés pour vagir, jouer ou chahuter. Je montai à la chaire car l'instant était grave et je voulais marquer le coup. Je n'y allai pas par quatre chemins :

« Ce matin j'ai été le témoin d'un sacrilège. Je dis bien : un SACRILEGE ! »

Je marquai une pause et balayai mon auditoire d'un regard que je durcis à dessein.

« Et tous vous avez participé à cette infamie ! Il n'était qu'à voir la taille de la dépouille pour comprendre que tout le village a profité de cette manne ! Et moi je dis : HONTE A VOUS, A VOUS TOUS ET A VOUS TOUTES ! »

J'étais penché vers eux, les mains appuyées sur le bord de la chaire ; je tournai le buste pour les scruter tour à tour et les fustigeai de mon regard noir comme un jour sans pain.

« Je sais que vous avez faim. Je sais que vos enfants meurent. Je connais vos souffrances. Je sais tout ça. MAIS VOUS NE DEVEZ PAS OUBLIER



POUR AUTANT LES REGLES QUI ONT ETE INSTAUREES ET QUI SONT IN-CON-TOUR-NA-BLES !  
INCONTOURNABLES, SUIS-JE CLAIR ?!

Ma voix rebondissait sur les murs de l'église. Je marquai une nouvelle pause. Les yeux étaient pour la plupart baissés, d'autres fixaient le vide, d'autres encore coulaient des larmes, d'hommes comme de femmes.

Je ne devais pas flancher. Je me penchai encore plus et sifflai :  
« Vous connaissez les peines que vous encourez si vous enfreignez une règle. A fortiori celle-ci. TOUT VOUS A TOUJOURS ETE CLAIREMENT EXPLIQUE NON ?

Silence. A part quelques reniflements. Je me radouciss un peu.

« Les temps sont durs, je sais. Vous souffrez dans votre chair, je sais. Mais Dieu est là, avec vous tous, avec chacun d'entre vous. Dieu vous voit, Dieu vous entend... »

Et ainsi de suite et ainsi soit-il. Je mettais du baume sur les blessures. Les sermons, les exhortations, les prêches, ça ne mangeait pas de pain. « Le XXIème siècle sera religieux ou ne sera pas ». Il avait vu juste Malraux : la religion réintégrait son rang, l'humanité menacée avait besoin de croire ; prier c'était bien tout ce qu'il lui restait.

A la fin de mon homélie qui dura presque une heure, je conclus :

« Alors rappelez-vous, mes chers frères, mes chères sœurs : priez, priez votre Seigneur. Il vous donnera la force de ne pas succomber à la tentation, celle de manger des animaux en voie d'extinction. Priez pour être fort et pour ne plus jamais manger - vous m'entendez : *PLUS JAMAIS !* - cet animal protégé qu'est le phoque ! Allez en paix mes enfants et que Dieu vous protège.

## Etre libre ou ne pas l'être

- Non tu vois Georges, propriétaire, c'est the must. T'as tort d'hésiter.

- Je n'hésite pas Charles. Je ne veux pas acheter, je ne veux pas m'emmerder avec ça.

- Je ne te comprends pas, toi qui es toujours le premier à parler de liberté. Quand tu es chez toi, tu fais ce-que-tu-veux. Tu veux abattre un mur ? T'abats ton mur. Si c'est pas la liberté ça !

- Ouais. Ben moi les murs ils me conviennent comme ils sont, je fais avec. Et tu vois Charles, moi, le week-end je me promène, je vais cueillir des champignons, des mûres ou bien je file jusqu'à la mer, je profite du beau et du bon temps quand toi t'avales de la poussière à abattre ton mur, que tu te fais mal aux reins à évacuer les gravats et qu'après tu en as encore pour des week-ends à faire de la maçonnerie, du placo, des joints, de la peinture et que sais-je encore...

- Des week-ends, des week-ends... t'exagères. Je réunis les copains et en un week-end ou deux, l'affaire est bouclée.

- Vouii vouii vouii. Ben tu vois Charles, je t'aime bien mais, sur ce coup-là, tu m'oublies, d'accord ? Par contre, si tu veux, le soir je vous rejoins toi et tes copains, et je vous cuisine une bonne omelette avec les champignons que j'aurai cueillis l'après-midi. Et je vous ferai une tarte aux mûres dont tu me diras des nouvelles. Et je serai sympa, je ne parlerai pas trop fort à table pour ne pas te réveiller. Car toi tu seras crevé de ta journée mon pauvre chéri quand moi j'aurai une pêche d'enfer.

Il me regarde, médusé. J'enfonce le clou :

- Alors mon Charlot, toujours heureux d'être propriétaire ?

## La liste

Je la retrouve au fond d'un carton où j'avais empilé des choses et d'autres, de celles dont on ne veut plus sous les yeux sans pouvoir toutefois s'en séparer.

Dont cette trousse.

J'avais quel âge quand je m'en servais ? Dix ans peut-être ? Non non non... ça me revient : j'avais 15 ans. Et mon ami Christian se moquait de moi à cause de sa couleur rose et parce qu'elle avait la forme d'un éléphant.

Je l'ouvre : à l'intérieur, rien. Rien qu'un petit morceau de papier jauni que je déplie doucement. Je frissonne : c'est comme une vague qui me submerge la tête et me lasse transie et trempée sur une plage qui serait grise et froide. Puis je transpire comme si un gros soleil était soudain sorti de derrière les nuages. Que vais-je lire sur ce carré de papier ? Un mot d'amour ? Un rendez-vous amoureux ? Une rupture amoureuse ? Un secret ? Qu'ai-je pu oublier ? Je ne me souviens pas...

Sur ce petit bout de papier, de rien du tout, quelques mots : biscottes, camembert, nouilles, boîte d'haricots verts extra-fins, épingles à linge. Une liste de commissions. C'est rien et c'est tout.

Que d'émotion pour rien.

## La mallette de tous les dangers

Cet homme. Casquette sur les yeux. Cheveux cachés. Lunettes de soleil quand il fait presque nuit dehors. Gestes nerveux. Regarde autour de lui mais pas comme quelqu'un qui a rendez-vous. S'installe au bar, commande un café, ça je le comprends quand le garçon pose une tasse devant lui.

Et soudain, j'ai peur.

Cette mallette qu'il a posée à ses pieds, après avoir laissé de la monnaie sur le comptoir, cette mallette, il ne la reprend pas. Il sort et la mallette est toujours là. Je suis assis trop loin : si elle doit exploser, aucune chance de m'en sortir vivant. Autour de moi, les gens parlent, boivent, rient, inconscients du danger. J'ai peur. Viscéralement peur.

Et puis je vois le gars qui revient. Il reprend sa mallette et ressort.

Je commande un autre Picon-bière pour arroser ça.

## L'ingrat

Oh le traître ! Oh le mauvais bougre ! Parlez de moi comme ça !... Quelle ingratitude... Moi qui l'est toujours servi du mieux que j'ai pu, de moins en moins bien certes mais j'en ai tellement vu que je ne peux plus être au top, moi donc qui le sert depuis bientôt soixante seize ans maintenant, écoutez-le me dénigrer, écoutez-le parler de moi comme d'une vieille chose, d'une mécanique grippée, d'un moteur récalcitrant.

Ah l'autre là-haut, par contre, elle recueille tous les étonnements, tous les émerveillements, tous les éloges devant sa vivacité toujours alerte, sa clairvoyance de vingt ans. Ah c'est sûr, c'est pas elle qui a fatigué, à me commander sans cesse, de jour comme de nuit, par tous les temps. Cours ! Et je courais. Mange ! Et je mangeais. Bosse ! Et je bossais. Fume ! Et je fumais. Danse, saute, bois, fais ci, fais ça, plus vite, encore plus vite ! J'ai toujours obéi.

Bon, je me suis quand même parfois rebellé, histoire de montrer que j'existais. Une entorse par ci, une angine par là, rien de bien méchant.

Sauf dernièrement : j'ai déclenché une petite alerte cardiaque il y a six mois. Ah ah ! Ça ne rigolait plus là hein... Alors là, on m'a ménagé : repos complet, du calme, de la douceur, de la lenteur, un régime allégé, plus d'abus. Et que je te bichonne, et que je t'écoute, et que je t'économise. Le bonheur.

Ouais, sauf que l'autre ingrat, il dit :

« Oh la tête, ça marche bien, c'est le corps qui ne suit plus. »

JE NE SUIS PLUS MOI ?!... Tu vas voir mon vieux, je vais te lâcher d'un seul coup, ça t'apprendra à vivre.

## **J'aurais préféré ne pas savoir**

- Je te dérange ?

Il ne lui répondit pas tout de suite, la regarda par-dessus les petites lunettes qu'il chaussait pour lire, referma son journal avec soin et le posa sur le guéridon à côté du fauteuil où il était installé.

- Non. Entre. Assieds-toi.

- Tu voulais me voir...

Il soupira, la regarda encore.

- Oui.

Elle attendit. Et comme rien ne venait, elle eut un petit mouvement d'impatience. Il était tard, elle avait hâte d'aller se coucher.

- Que voulais-tu me dire ?

- Tu ne t'en doutes pas ?

Elle haussa imperceptiblement les épaules.

- Non...

Il attendit encore. Ils se regardaient et elle comprit alors ce qu'il allait lui dire. Elle aurait voulu se lever et ne jamais rien savoir.

- Demain, c'est toi qui feras la vaisselle.

## **Le meunier, son fils et l'âne, fable revisitée**

Momo et Pablo ont une mob' qu'ils ont achetée ensemble cinq ans auparavant, fifty-fifty. Récemment Pablo s'est marié, Momo a acheté une voiture ; de fait, la mob' collective dort dans le garage de Momo. C'est trop bête se disent-ils, autant la vendre.

Un samedi matin, ils sortent l'engin du garage, lui donnent un coup de jet d'eau, la graissent de ci de là, lui gonflent les pneus au compresseur et après avoir trinqué à sa santé avec deux Kro, décident de se retrouver le lendemain matin à 9h00 pour se rendre sur le parking d'Auchan. Parce que sur le parking d'Auchan le dimanche matin se tient un marché d'occasion des 2, 3 et 4 roues.

Le lendemain donc, au moment de partir, il pleut. Ils se disent alors qu'en roulant avec la mob', ils vont la salir, ce serait trop dommage. « On va la porter » propose Momo, « ce n'est pas si loin ». Ils parcourent à peine 100 mètres, ils sont en sueur, les reins cassés et les gens qu'ils croisent se marrent. « En panne les gars ? » « Feriez mieux de monter dessus ! »

Momo dit à Pablo : « Tant pis, on la nettoiera en arrivant. Vas-y, monte dessus pour commencer ». Aussitôt dit aussitôt fait. Ils n'avaient pas fait 20 mètres qu'ils rencontrent le père de Pablo. « Tu t'emmerdes pas toi, t'es sur la mob' et ton pote il marche ! »

Pas de blème, Pablo descend de la mob' que Momo enfourche. Ils passent alors devant la boulangerie où le patron fume une clope et rigole en les voyant : « Dis donc, Momo, c'est le bon plan pour toi hein ? ».

Bon se disent-ils, autant monter tous les deux dessus alors. Ce qu'ils font. Ils roulent 100 mètres quand ils tombent sur leur bande de potes. Et que je te frappe dans la main, le poing, les

doigts. On rigole, on échange des blagues, les dernières nouvelles et les copains demandent où ils vont comme ça. « Vendre la mob'. » répondent Momo et Pablo. Et là leurs potes de se taper les cuisses « A deux sur la mob' ?!... Mais vous allez la flinguer avant d'arriver ! »

Pablo et Momo haussent les sourcils, les épaules, et leur rétorquent : « Vous êtes marrants, on va quand même pas la laisser router toute seule ? »

Moralité : laisse les parler, fais à ton idée.



## Restez couverts

- Minimir, ici Houston. Vous m'entendez ?
- 5 sur 5. Ici Jorge.
- OK, salut Jorge. Ici c'est John. Tout va bien pour vous ?
- Impecc', le ciel est bleu, la mer est calme, y'a pas beaucoup de filles par ici mais sinon tout baigne. Qu'est-ce qui t'amène ?
- Euh... nous avons un petit problème Jorge.
- Quel genre le petit problème ?
- Suite au court-circuit d'hier, vous êtes légèrement déportés de votre trajectoire initiale.
- OK. De combien ?
- Pas mal en fait.
- Tu peux être plus précis ?
- En fait, vous n'allez pas amerrir dans l'Océan Pacifique.
- OK. Et où allons-nous nager, *en fait* ?
- En Inde.
- Ah ouais, carrément ? Et tu parlais d'un léger déport ?!
- Oui, c'était une façon de parler.
- Mmmm... Remarque, je connais pas l'Inde. Tâchez de nous faire atterrir à côté du Taj Mahal, paraît que ça vaut le détour.
- Désolé Jorge mais pour le Taj Mahal, il faudra prendre le bus pour t'y rendre.
- Va pour le bus. Alors, on atterrit où ?
- A Bombay.
- Bombay ?!...
- Ouais.
- Attends un peu, je suis pas très fort en géographie mais Bombay, c'est bien au bord de la mer ou alors ça a changé ?...
- Non non, c'est toujours au même endroit.
- Ah bon, tu me rassures ! Donc on devrait pouvoir amerrir alors ?... C'est l'Océan Indien là-bas non ?
- Pas tout à fait : la Mer d'Oman.
- Va pour la Mer d'Oman !

- Attends Jorge. Le problème n'est pas là. Et quand je dis le problème, en fait il y a deux problèmes.

- Je t'écoute mon grand. C'est quoi tes problèmes ? Y'a pas de problème sans solution. Et s'il n'y a pas de solution c'est qu'il n'y a pas de problème, c'est bien connu !

- Oui, je connais. Le premier problème Jorge, c'est que le système de freinage est quasiment hors d'usage, toujours à cause du court-circuit d'hier. Restent quand même les parachutes qui ralentiront la chute de la capsule. Le deuxième problème, c'est que vous allez atterrir, je dis bien *atterrir*. Sur la terre donc.

- Attends attends attends. Tu veux dire...

- Oui, tu m'as bien entendu : vous allez *atterrir*.

- SANS SYSTEME DE FREINAGE ?!!! MAIS ON VA S'ECRASER COMME UNE MERDE !

- Non, justement vous n'allez pas vous écraser comme une merde parce que vous allez atterrir... dans la merde... ou presque.

- ...! Tu peux répéter là ?

- Ouais, je sais, ce n'est pas facile à intégrer. En fait, d'après nos calculs, vous allez atterrir dans un dépôt d'ordures dans la banlieue de Bombay. Ce qui en soi est une bonne chose car vous devriez vous enfoncer sans exploser.

- ...

- Jorge ? T'es toujours là ?

- ...

- JORGE ?...

- Attends un peu là, faut que j'intègre l'idée comme tu dis.

- Les équipes de secours seront sur place et mettront aussitôt tout en œuvre pour vous aller vous chercher...

- Aller nous chercher ?!

- Toujours d'après nos calculs, la capsule devrait s'enfoncer d'environ 200 mètres.

- 200 mètres ???!!! Et d'après toi on ne devrait pas exploser ?!...

- Non, garanti. Le dépôt d'ordures fait plus de 300 mètres de haut à cet endroit.

- Génial ! Et après, c'est quoi ton plan pour nous sortir de ta poubelle là ? Une grosse ventouse ?

- J'aime ton humour Jorge. Si tout se passe bien, vous pourrez sortir par le haut de la capsule. C'est là que les équipes de secours interviendront : elles descendront des filins dans le tunnel que la capsule aura creusé, vous vous y attacherez et vous serez hélitreuillés.

- C'est tout ce que vous avez imaginé ?

- Pourquoi ?

- POURQUOI ?!... Parce qu'à ton avis, les ordures, elles vont se tenir gentiment à carreau après le passage de la capsule, elles vont se tenir par la main pour s'arquer bouter et ne pas s'affaler après notre passage, elles vont pas cramer, elles vont pas nous péter à la gueule ou nous retomber dessus jusqu'à ce que nous soyons remontés ?!...

- C'est un risque à prendre.

- C'EST UN RISQUE A PRENDRE ?! C'EST UN RISQUE A PRENDRE ?!... ET LES EMANATIONS DE GAZ, VOUS Y AVEZ PENSE AUX PUTAINS D'EMANATIONS DE GAZ ?!

- Oui, c'est bien pour ça que vous devrez être équipés de votre combinaison spatiale et de votre système de survie.

- !... OK. Je vois.

Jorge se tait. John et toute la station l'entendent inspirer et expirer avec application.

- Je reviens à notre sortie par le haut de la capsule : ça, c'est si tout va bien, c'est bien ce que tu as dit ?

- Oui.

- Imagine un instant : tout ne va pas bien. Comment on sort ?

- C'est une difficulté.

- Et vous avez pensé à quoi pour la résoudre cette difficulté là ? Comment on va en sortir de la boîte à sardines ?

- Je ne pense pas que ça te plaise...

- Moi non plus ça m'étonnerait que ça me plaise. Mais vas-y, je t'écoute.

- Vous devrez creuser un tunnel secondaire pour rejoindre le tunnel principal.

- !...

Silence. Ils imaginent Jorge prendre sur lui pour garder son calme.

- T'as de la chance de ne pas être à côté de moi Johnny.
- Oui, je me doute.
- Quelle probabilité nous avons de nous écraser dans le bon sens ?
- 50/50.
- Géant !
- Sachant que si vous deviez creuser un tunnel secondaire, vous n'auriez qu'une autonomie respiratoire d'environ 6 heures.
- Tu veux que je te dise ?
- Vas y.
- J'aurais préféré connaître Apollon 13.
- Ouais, moi aussi. Surtout qu'on connaît la fin de cette histoire là.
- Et que la fin de notre histoire à nous...
- Je ne peux rien te cacher Jorge, ça va pas être du gâteau.

\*

Quelques heures plus tard, la capsule s'enfonçait dans un des dépôts d'ordures de Bombay, pas dans le bon sens, et nous essayions de reprendre contact avec l'équipage.

- Minimir, ici Houston. Vous m'entendez ?

Silence.

- Minimir, ici Houston. Vous m'entendez ?

Une fois, deux fois, dix fois, vingt fois et enfin... des crachotements, des grésillements.

- Ouais je t'entends John mais pas très bien.

Soulagement à la base.

- OK, on essaye d'arranger ça. Ça se passe comment ?

- Mal.

- Vous en êtes où ?

- Hein ?

- Je disais : vous en êtes où ?

- On a décapsulé la boîte et on creuse. C'est divin.

- Comment vous vous y prenez ?

- Ce qu'on enlève, on le met dans la capsule. Si vous avez l'intention de vous en resservir de la boîte, faudra prévoir quelques heures de ménage et un bon coup de désinfectant.

- Ne t'inquiète pas pour ça. Bon, les gars du dessus vous ont repérés, tout est prêt. Ils étayent le haut du tunnel.

- Tu peux leur demander un truc pour moi ?

- Vas y.

- Demande leur de me préparer une bière bien fraîche.

- Pas de problème Jorge.

- C'est un vrai merdier ici, tu peux pas imaginer. Et avec les combinaisons, c'est pas facile.

- Non j' imagine.

Il se marre. Mais pas d'un rire léger.

- Non, tu peux pas, ça je te le garantis. Si tu veux vraiment te rendre compte, ce que tu peux faire ce soir en rentrant chez toi, c'est te mettre la tête dans ta poubelle, ça t'aidera à comprendre. On remue des trucs, on sait même pas ce que c'est et on a pas envie de le savoir ! On prend sur nous parce qu'il est pas question qu'on gerbe dans nos casques, ça ferait vilain sur les photos.

- Vous avez creusé de combien à peu près ?

- J'en sais rien ! J'ai l'impression de ne pas avancer. C'est dur et mou à la fois, tu peux comprendre ça toi ?!

- Euh... vaguement.

- Eh ben c'est assez compact quand tu creuses dedans et c'est assez mou pour refermer le trou que tu viens de faire. C'est pas croyable ce merdier ! Quand je pense qu'on est sur la planète Terre ! Ca donne envie d'émigrer sur la Lune !

- Ce serait le même merdier rapidement.

Silence.

- Ouais, t'as raison. On est de véritables porcs, crois-moi. Tu vois Johnny, jusqu'à présent j'en avais rien à foutre de jeter à la poubelle tout et n'importe quoi. Et les histoires d'environnement, d'écologie, d'accords de Kyoto ou je ne sais quoi... honnêtement j'en avais rien à foutre, ça me passait au-dessus. Là maintenant je me dis qu'on peut pas continuer comme ça.

- Non t'as raison, il faudra bien qu'on change nos façons de vivre.
- C'est marrant.
- Quoi ?
- J'ai l'impression que t'es le mec qui tient la main de celui qui est coincé dans sa bagnole après un accident, qui lui parle pour pas que l'autre se laisse aller et crève avant l'arrivée des secours.
- Bien vu. Sauf que vous n'êtes pas coincés toi et tes copains, vous allez vous en sortir.
- Non je pense pas, c'est quand même sympa de me raconter des bobards. Mais je peux te dire que je vais me battre jusqu'au bout. Il sera pas dit que je resterai les deux pieds dans la merde sans bouger mon cul ! TAS DE PUTAIN D'ORDURES !
- T'énerve pas Jorge, économise ton oxygène.
- Y'A RIEN A ECONOMISER ! JE SAIS QU'ON S'EN SORTIRA PAS ! JE SUIS MEME PAS SUR DE CREUSER DANS LE BON SENS !
- Vos appareils de mesure ne peuvent pas vous servir ?
- Pour mesurer quoi ?
- Où vous en êtes par rapport à quand vous avez atterri.
- Non tu vois John, je crois que c'est plus la peine.

\*

Deux heures plus tard.

- John ?... John tu m'entends ?...
- C'est toi Jorge ?
- Non c'est le Père Noël.
- Très drôle. On a cru vous avoir perdus. Vous êtes où bordel ?!
- Ah non, on n'est pas au bordel. On est dans un égout je pense, vu la merde qui s'y trouve.
- Un égout ?!
- Oui, un égout ou un très très très gros tuyau. On est tombé dedans par hasard, il est pas en très bon état, on a trouvé une brèche en creusant.
- Et vous pouvez respirer ?

- Ah ben heureusement pour nous parce que question réserve d'oxygène, je pense qu'il ne reste pas grand chose.
- C'est pour ça que je t'en parle.
- Par contre, question air pur...
- Oui je me doute. Est-ce que tu as toujours tes instruments de mesure sur toi ?
- Ouais.
- Tu peux regarder et nous dire où vous êtes ?
- OK, je te dis ça... Voyons voir : t'as de quoi noter ?
- Je t'écoute.
- Alors longitude 72°52 et latitude 18°56'. C'est bon ?
- J'ai noté, je transmets et on tente de vous localiser.
- Faites mieux que de tenter les gars.

Une petite paire de minutes plus tard.

- Jorge ?
- Ouais. Alors, on est où ?
- T'avais bien vu : vous êtes dans un égout.
- Bingo !
- Euh... non, pas bingo.
- Pourquoi ?
- C'est un égout qui relie toutes les canalisations d'un quartier de Bombay à la mer.
- J'y vois pas d'inconvénient. On va se laisser porter par le courant, un petit bain ne nous fera pas de mal.
- Le problème c'est que vous risquez d'arriver à la mer sans avoir le temps d'enfiler vos maillots de bain.
- Parce que ?
- T'as entendu parler de la mousson ?
- Ouais, vaguement. J'ai lu ça dans des bouquins.
- Tu sais que pendant la mousson il peut tomber jusqu'à 50mm en une heure.
- Et après ?
- C'est la mousson en ce moment à Bombay. Ils ont annoncé des pluies diluviennes aujourd'hui, des précipitations brutales d'une intensité rare.

- Ce qui veut dire ?
- C'est pas une bonne nouvelle.
- Vas-y quand même.
- Vous avez moins d'une heure pour rejoindre le bout du tunnel.
- Combien de mètres à faire ?
- Pas des mètres Jorge, pas des mètres : des kilomètres. Vous avez plus de 8 kilomètres à parcourir.
- HEIN ?!!!
- T'as bien entendu. Perdez pas de temps les gars. Laissez tout sur place et courez aussi vite que vous pourrez. Bonne chance Jorge. On se retrouve autour d'une bière bien fraîche !

*Adieu Jorge, il pisse des seaux d'eau sur Bombay, les Indiens, même les anciens, n'ont jamais vu ça de toute leur vie.*

\*

- Allo ? Allo ? John, tu m'entends ?...
- JORGE ?!!!
- Ouais mon pote !
- JORGE ? C'EST PAS VRAI ! VOUS ETES OU ???
- Sur un bateau.
- ... ? Un... bateau ?!...
- Ouais. Et je t'appelle avec le portable du mec à qui appartient le bateau et qui nous a recueillis. Il a quasiment rien pour pêcher, il est presque à poil mais il a un portable, c'est dingue non ? On est sain et sauf tous les trois ! Ça aussi c'est dingue !
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Et bien en fait, comme tu nous as dit ce qui nous attendait, on a remis vite fait notre tenue et notre casque avant que la vague nous emporte parce qu'effectivement elle est arrivée très vite. Comme ça on a pu respirer sous l'eau. On s'est cru dans une machine à laver mais finalement les combinaisons sont propres. Non je déconne. Elles ont surtout amorti les chocs et le tunnel nous a dégueulés dans la mer. Là il a fallu que nous retirions tout fissa avant que les combis nous entraînent au fond. Et le petit gars



dans son bateau est arrivé presque tout de suite. Un miracle Johnny, un miracle !

- C'est génial Jorge, GENIAL ! Tu peux pas savoir comme on est heureux ici. Pour être honnête, on n'y croyait pas !

- Ouais, j'avais bien compris.

- Bon, tu quittes pas, on vous localise avec le portable et j'envoie une équipe vous chercher.

- OK, dépêchez-vous, ça craint ici.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- On a le mal de mer.

## Un bout de vie, de A à Z

**A**lphonse je m'appelle. Et je dois bien admettre une bonne fois pour toute, même si ça me coûte car c'est jamais facile d'admettre qu'on puisse avoir tort et surtout, surtout, que les autres ont raison.

**B**on j'y viens : j'admets que quand j'ai bu, je ne suis pas forcément drôle. Voilà, j'admets, j'admets ! Des fois je suis drôle. Pas toujours. Des fois.

**C'**est vrai que je bois, beaucoup, et quand je suis soulé, je peux être con. Soit.

**D**rôle, je suis pas forcément drôle, d'accord, j'admets. Je ne suis pas très drôle, pas beaucoup, pas du tout même.

**E**t je dirais même que je peux être franchement con. Je l'ai déjà dit ?!... Z'êtes sûr ?... Ah bon... Je dois déjà avoir un petit peu trop bu.

**F**aut pas qu'on vienne m' chercher, c'est tout ! Quand j'ai bu, je sais plus c' que je fais, faut l' savoir ! Faut pas venir m' chercher. La preuve. J' vous raconte. On était, Henriette et moi, au Bal à Jo. Henriette, c'est ma petite, ma gonzesse. On était assis à une table et on sirotait un verre, tranquilles, à regarder les autres danser. On tapait gentiment du pied par terre pour marquer la cadence et on s' balançait au rythme de l'accordéon. Avec Henriette, on aime bien danser mais il nous faut l' temps de nous chauffer, de nous mettre dans l'ambiance quoi. On en était là quand c' mec est arrivé et a invité Henriette à danser. Jusque là, rien à dire. C'est après que ça s'est gâté.

**G**igolo, il m'a traité de gigolo le gars. Gigolo, moi ?! Je suis même pas beau, qu'est-ce qu'une nana irait payer un mec comme moi ! Quand elles payent, elles en veulent pour leur argent : elles veulent une jolie petite gueule, un joli petit cul, une jolie petite queue. Mais faut que je raconte dans l'ordre.

**H**enriette n'a pas voulu danser avec lui. C'est elle qui décide, je lui ai jamais interdit de danser avec un autre si le cœur lui en dit. Mais lui, monsieur, il s'est vexé. Y'a des types comme ça qui supportent pas qu'une fille ait pas envie de s' coller à eux. Faudrait qu'elles soient toujours partantes parce qu'ils pensent qu'elles bavent devant leurs zigues (ben ouais : 3<sup>ème</sup> personne du pluriel de mézigue, je connais ma grammaire). Parc' qu'ils se sont rasés de près, parfumé que même les mouches elles osent pas poser ne serait-ce qu'une patte sur eux de peur de tomber raide à cause des effluves, gominé le cheveu, mis leur plus beau costard repassé de près par môman, faudrait que les nanas elles se pâment. Eh ben non, c'est pas toujours comme ça mon p'tit gars. Mon Henriette en tout cas, c'est pas l' genre.

**I**l l'a mal pris. Il a commencé à être agressif, à mal lui parler. J'ai d'abord rien dit. Henriette elle a pas la langue dans sa poche et elle aime bien en découdre question causerie. Elle a le sens d' la répartie mon Henriette. Elle l'a remis à sa place ce prétentieux mais il a insisté le malpoli. Et il a pris son bras pour l'obliger à s' lever. C'est alors que je suis intervenu.

**J**e lui ai dit que la dame était avec moi et qu'elle ne dansait pas si elle ne voulait pas danser. Le regard droit dans le regard du mec.

**K**O il m'a dit, je vais te mettre KO, espèce de gigolo ! Ouais, c'est là qu'il m'a traité de gigolo. Ça m'est monté illico au cerveau.

**L**e mec était beaucoup, beaucoup plus costaud que moi. Il était même balèze. Et lui n'avait pas bu. Je l'ai senti à son haleine qu'était à cinq centimètres de mon naze.

**M**ais peu importe. Des fois ils sont à la fois costauds et nombreux les gars ; ça fait rien à l'affaire : je calcule pas, je fonce. C'est ce qui m' vaut ma gueule. Plus le temps passe, plus je collectionne les cicatrices, les fractures, les marques. J'ai eu le nez cassé bien des fois. C'est plus un nez que j'ai, c'est comme une côte de porc dans l'échine... vous voyez ? Non ?... Bon ben c'est pas grave.

**N'**empêche : quand je suis en colère, c'est pas parce que j'ai bu que j' perds mes capacités physiques et que j' me laisse casser la gueule sans rendre les coups. Au contraire, ça m' dessoulerait presque. Presque.

**O**n sort je lui ai dit - rapport à Henriette - j'aime pas m' battre devant une dame.

**P**ourquoi ? il a rigolé. T'as les foies de prendre une raclée devant ta pute ?

**Q**u'est-ce qu'il avait pas dit là ! Qu'on me traite de poivrot, de pauvre mec, d'alcoololo, passe. Je peux pas dire que ce soit faux. Qu'on m' traite de gigolo, là je dis non : mes verres, je m' les paye. Le reste aussi d'ailleurs. Mais qu'on traite Henriette de pute !... D'abord faudrait savoir : ou je suis un gigolo et dans ce cas, c'est elle qui paye. Ou c'est une pute et alors là c'est moi qui paye. Il est con ce mec ! J'ai vu rouge.

**R**amène-toi, je lui ai fait signe. Il s'est jeté sur moi.

**S**ans y penser plus que ça, sans trembler, j' lui ai planté mon surin dans l' bide en l' regardant droit dans les yeux. Et j'y ai dit :

**T**u m'as traité de gigolo, soit, admettons, tu t'es trompé mais ça peut arriver à tout l' monde. Je t'aurais pas trucidé pour ça trouduc, juste cassé la gueule. Mais t'as traité mon Henriette de pute et là non, je peux pas t' laisser dire ça tu vois. Henriette c'est pas une pute. Elle fait ça gratis figure-toi. Et pis j'aime vraiment pas ton parfum, tu pues la cocotte mon coco.

**U**ne demi seconde plus tard, je l'ai lâché, il est tombé par terre, j'ai pris mon galurin, j'ai fait un p'tit bisou rapide à Henriette et je m' suis tiré de là vite fait. Déjà c'était la panique dans l' bastringue, j'entendais crier, je voyais gesticuler, le barmaid avait le téléphone dans la main et tournait fissa le cadran. Personne n'a osé s' mettre en travers d' mon chemin. J'aurais bien repris un p'tit verre, un p'tit remontant quoi mais ce n'était pas le moment.

**V**rai, c'était pas le moment d'en reprendre un. Un verre. Un seul. Just' un dernier petit verre de... de...

**W**hisky ! Oui, voilà, c'est ça oui qui m'aurait fait plaisir. Quelque chose de puissant. J'avais l' gosier à sec. J'ai reluqué l' bar. Non, c'est pas le moment que j' me suis dit. Je suis sorti et j'ai mis les bouts par des p'tites rues, des couloirs d'immeuble que tout l' monde n' connaît pas, j'ai escaladé tant bien que mal un mur, plutôt mal à vrai dire : je m' suis cassé la gueule, je m' suis égratigné les mains et une joue, tordu une cheville. Bon,

j'ai fini quand même par m' retrouver chez un pote qui tient un zinc plutôt naze.

**X**avier ! j'ai crié dès l'entrée. J'ai soif et j'en ai une bien bonne à t' raconter ! Tu vas rire ! J'ai vu à sa tête qu'il avait pas envie d' rigoler étant donné la mienne de tête. Il a dû sentir d'instinct, l' garçon, que j'avais encore fait des miennes. J'ai quand même raconté mon histoire et effectivement il a pas rigolé.

**Y'**a pas à dire, t'as pas l' sens de l'humour mon gars, j' lui ai dit avant de m'écrouler par terre, raide défoncé. Pourtant mon histoire, elle fait rire normalement. C'est l'histoire de Joseph qui dit à Marie quand elle lui annonce qu'elle est enceinte : « **QUOI ?!!!** ». J' veux bien admettre que j' suis pas drôle quand j'ai bu mais là, franchement, elle est drôle cette histoire, courte et drôle, moi elle me fait hurler de rire. Je vois d'ici la tête à Joseph... quand Marie... moi elle m' fait bidonner cette hist...

**Z**zzzzz...

# S o m m a i r e

Le roi des Zans.....	2
Le petit garçon qui croyait au Père Noël.....	8
On peut toujours rêver.....	10
Le garçon au petit pois.....	11
Mon aimée, mon adorée.....	18
Impair, rouge et rendre.....	19
Vous connaissez pas la dernière ?.....	20
Ne succombez pas à la tentation.....	21
Etre libre ou ne pas l'être.....	26
La liste.....	27
La mallette de tous les dangers.....	28
L'ingrat.....	29
J'aurais préféré ne pas savoir.....	30
Le meunier, son fils et l'âne, fable revisitée.....	31
Restez couverts.....	33
Un bout de vie, de A à Z.....	42